

Alfred Prédhumeau

FRED WANDER

**Persécuté
Rescapé
Écrivain**

Une biographie
littéraire

EDITIONfrölich

Sommaire

7 Prologue

L'exil et les camps

13 Avant l'exil : 1917–1938

15 En France 1938–1940

24 La France des camps

32 Les camps nazis

L'après-guerre à Vienne

43 De retour en Autriche

48 Reporter à Vienne

78 *Der Kreis hat einen Anfang*

83 Fred et Fritz

Les Wander en RDA

89 Entre Autriche et RDA

95 L'échec de *Hekuba*

103 La production littéraire en RDA

108 Installation en RDA

113 *Taifun über den Inseln*

118 *Korsika et Bandidos*

130 *Doppeltes Antlitz – Pariser Impressionen*

147 Le Mur et la mort de Kitty

153 Retour en Autriche ?

160 *Nicole*

169 *Der siebente Brunnen*

192 Raconter la Shoah ?

208 *Holland auf den ersten Blick*

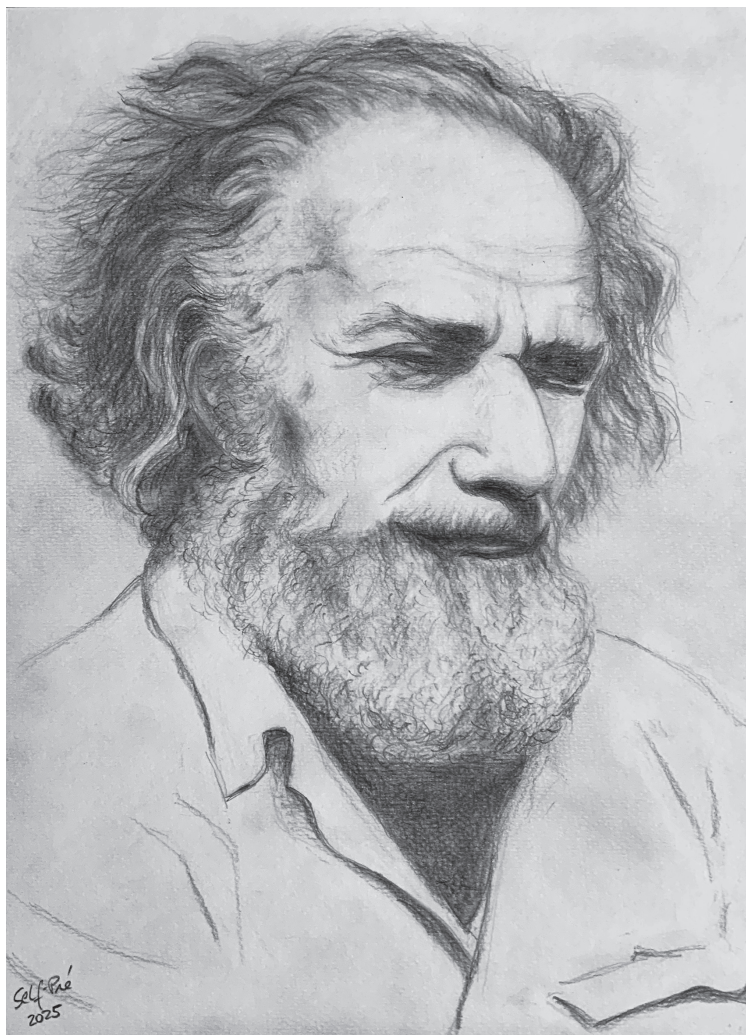
220	<i>Ein Zimmer in Paris</i>
231	Fred et Maxie Wander : <i>Provenzalische Reise</i>
243	Maxie Wander: <i>Guten Morgen, du Schöne</i>
251	Le décès de Maxie Wander
257	Koppelow et les <i>Tagebücher</i> de Maxie Wander
264	Fred Wander et Primo Levi
280	<i>Zwei Stücke</i>

Les années viennoises

293	Retour définitif à Vienne
297	<i>Ein Leben ist nicht genug</i>
318	<i>Hôtel Baalbek</i>
342	Filmer la Shoah ?
362	Une biographie de Maxie contestée
366	Deux versions de <i>Das gute Leben</i>
395	Épilogue

Annexes

404	Notes
495	Sources
496	Bibliographie
510	Les sigles
511	Index des noms



Prologue

Pourquoi s'intéresser à l'œuvre de l'écrivain viennois Fred Wander, né en 1917 et décédé en 2006, qui, par sa biographie et son œuvre, couvre les chapitres les plus sombres de ce long siècle des extrêmes et de la guerre civile européenne ?

D'abord pour sa biographie singulière : juif, exilé, supplicié des camps français et des KZ nazis, survivant, un temps communiste, reporter à Vienne puis écrivain en RDA, avant de revenir à Vienne quelques années avant l'implosion de cet État socialiste allemand ; compagnon et époux de Maxie Wander jusqu'au décès de celle-ci en 1977. Cependant l'intérêt premier que j'ai porté à Fred Wander est littéraire : comme l'a constaté le *Guardian*, commentant son œuvre majeure *Der siebente Brunnen*, ce livre sur la Shoah est une œuvre d'art, un chef d'œuvre. Mais il en va de même pour d'autres textes qu'il a publiés pour la presse communiste à Vienne, pour des maisons d'édition en RDA ou en RFA. C'est pour cette raison essentielle qu'il m'a paru utile de me tourner d'abord et surtout vers son travail de reporter et d'écrivain et de ne me consacrer aux aspects biographiques que dans la mesure où ceux-ci ont une incidence directe sur ses écrits.

Donc : ceci n'est pas *la* biographie de Fred Wander, celle-ci reste à écrire !

Il y a une deuxième raison à cette impasse volontaire sur la biographie : certaines archives françaises demeurent introuvables, d'autres, en Allemagne, existent et sont clairement indexées, mais les ayants droit en refusent l'accès à certaines parties intéressantes – à savoir, par exemple, les carnets intimes de Maxie Wander qui donnent d'amples renseignements sur la vie du couple à Vienne et en RDA du début des années cinquante jusqu'à la fin des années soixante-dix. Je me suis refusé de remplacer le savoir factuel par mes intuitions, fondées ou non, comme d'autres l'ont fait avant moi.

Pourquoi ai-je pensé, moi, devoir m'astreindre à ce travail complexe par moments ?

En fait, mon intérêt pour Fred Wander remonte au début des années soixante-dix du siècle dernier et est motivé par mes débuts professionnels en tant que jeune employé d'édition : en ces années, nous eûmes, à Francfort-sur-le-Main, à décider de la publication de *Der siebente Brunnen* en RFA ; j'y fus favorable et eus à en rédiger la quatrième de couverture. Je mentirais si je disais que je fus convaincu par le contenu de ce livre, y faisait défaut, à mes yeux, l'aspect « héroïque » des immortels combattants antinazis. Mais j'en aimais le ton, l'écriture qui précisément se refusait à cultiver un héroïsme de façade, où la langue de bois transporte une idéologie faite de béton... Dans ce contexte, je pus rencontrer l'écrivain et développai une sympathie qui ne se démentira jamais. Ma biographie m'emmenant vers d'autres activités, je ne retrouvais son œuvre que dans le contexte d'un projet du CREG à Toulouse, près d'un demi-siècle plus tard, un projet de publication dirigé par Hélène Leclerc où je me proposai d'inclure une notice relative à Fred Wander, mais comme nous n'obtinrent pas l'autorisation de publier la traduction d'un extrait de *Baalbek*, nous renonçâmes à la notice. Ce pour un écrivain qui n'avait jamais été traduit en français et ne l'est, à ce jour, toujours pas. De fil en aiguille germa l'idée de publier un article biographique dans une revue spécialisée, *Austriaca*, dirigée par Jacques Lajarrige, que je remercie d'avoir accompagné le présent travail de son intérêt critique. C'est dans ce contexte aussi que je pus consacrer certains de mes travaux de recherche à Fred Wander, qui débouchèrent sur quelques publications dont on trouvera les références dans la bibliographie de cet ouvrage. Finalement, l'œuvre foisonnante de l'écrivain rendait irréalisable l'idée d'un bref article biographique. Il fallait en faire une monographie afin de pouvoir faire un tour presque complet de ses publications, articles et livres. Et finalement aussi lui rendre l'hommage qui me paraît indispensable face au silence qui entoure cette œuvre.

Le présent travail a quatre grandes parties :

- Les jeunes années, l'exil, les camps en France et les KZ nazis.
- La Vienne d'après-guerre, le reporter communiste.
- L'écrivain en RDA, ses publications, ses projets, la censure.
- Le retour à Vienne et les dernières publications.

L'objectif dans les trois parties où il est question de ses publications est de tenter d'élucider les conditions qui ont amené Fred Wander à écrire ce qui finalement fut publié, quelles sont les idées qui l'ont guidé dans son travail et comment a pu s'exprimer sa relation avec la France, la RDA, le communisme, sa judéité, pour ne nommer que ces points d'achoppement idéologiques les plus évidents. Une place à part sera réservée à la relation parfois compliquée qu'il entretenait avec sa deuxième épouse Elfriede Brunner, connue sous son nom d'auteure Maxie Wander, relation passionnément interactive aux retombées littéraires notables car Fred Wander fut aussi l'éditeur de certains textes publiés à titre posthume sous le nom de cette épouse.

Dans la rédaction de mon texte, j'ai cherché à respecter un ordre chronologique approximatif, ce qui n'a pas toujours été évident, car Fred Wander avait pour habitude de mener plusieurs idées de projet ou de projet de publication de front et en parallèle. Par ailleurs, la lenteur et les lourdeurs bureaucratiques de la censure en RDA avaient pour conséquence d'importants retards dans la publication après la remise du manuscrit par l'auteur – lorsque le principe de publication en eut été accepté. Néanmoins, je pense avoir reconstitué assez fidèlement les cycles de production de son œuvre.

La critique ne s'est intéressée que de manière assez marginale et sporadique à l'œuvre de Fred Wander, peu en Allemagne ou en Autriche, encore moins en France, même si la réception connut une période que l'on pourrait qualifier de faste après la réédition chez Wallstein de certains de ses livres au tournant de ce millénaire, période cependant relativement brève, car ses ouvrages furent bientôt retirés des catalogues éditoriaux, le pic de réputation internationale étant

atteint en 2007/2008 avec la publication de la traduction anglaise de *Der siebente Brunnen* par Michael Hofmann, donc après le décès de l'écrivain.

La recherche universitaire, elle, s'intéresse assez régulièrement à l'œuvre de Fred Wander, bien entendu essentiellement pour ses écrits relatifs à l'univers concentrationnaire et à la Shoah, souvent dans des études comparatistes aux côtés de Primo Levi, Imre Kertész ou de Patrick Modiano. Un bel exemple d'étude universitaire sont les deux colloques internationaux coorganisés par Walter Grünzweig qui donnèrent lieu à des publications co-éditées par ce même professeur de Dortmund. Je les ai amplement exploitées et les lecteurs et lectrices en trouveront de nombreuses traces et références dans mon texte.

Bien entendu, ce travail n'aurait pu être mené à bien sans l'aide d'autres personnes que je mentionnerai à l'endroit où leurs contributions furent décisives. D'une importance bien plus globale fut l'aide apportée par le personnel des Archives littéraires de l'Akademie der Künste à Berlin, en particulier de Carsten Wurm, en charge des archives de Fred et Maxie Wander, qui à tout moment a toujours su trouver la réponse utile et efficace à un problème posé. Les archives fédérales à Berlin me donnèrent accès aux rapports de censure, alors que le Bertelsmann Unternehmensarchiv me permit de consulter le fonds du Luchterhand Verlag, ce précieux filon d'archives me fut indiqué par le Literaturarchiv à Marbach. À la Staatsbibliothek de Berlin, je trouvai quelques documents provenant de l'Aufbau Verlag... Le professeur Siegfried Lokatis à Leipzig me montra ses fonds d'édition de RDA et au Sächsisches Staatsarchiv, dans la même ville, je consultai les documents du Brockhaus Verlag. À Vienne, je pus profiter à plusieurs reprises de l'excellente organisation et de la richesse des fonds du Bundesarchiv et de la Nationalbibliothek. Les conditions de travail, grâce aux équipes professionnelles, y furent excellentes. Je tiens à remercier de même les personnels, en général anonymes, de nombreuses archives départementales qui ont mis leurs compétences à ma disposition – parfois ils m'ont évité de coûteux déplacements en me signalant par e-mail qu'il ne res-

taient dans leurs fonds aucune trace de Fritz Rosenblatt, i.e. Fred Wander. Sans ces personnes, ces institutions et les savoirs de ces équipes cet ouvrage n'aurait pu se faire. Je leur en suis infiniment reconnaissant. Gratitude que je dois aussi aux personnes qui ont mis leurs archives personnelles pour consultation à ma disposition. Par ordre chronologique : Jean Marie Teisseire, Marc Draer, Edgar Hagen, Irene Loebell, et Anne Voss. Après un premier débat épistolaire rugueux avec Susanne Wander notre échange s'est normalisé pour devenir cordial. Je lui dois des informations substantielles, dont on trouve les traces globales dans les chapitres sur Primo Levi et sur la deuxième partie des journaux intimes de Maxie Wander. Comme Susanne Wander avait refusé de me montrer les documents auxquels elle se référait, ne voulant nuire à la mémoire de son mari, j'ai dû – et pu – me les procurer ailleurs ; je regrette de ne pouvoir lui montrer ce que j'en ai tiré afin d'en rediscuter avec elle, son décès brutal ayant mis subitement fin à notre conversation quatre semaines après ma dernière missive, demandant des informations complémentaires sur le début de la relation entre Fred et Susanne jusqu'à leur mariage. Ce chapitre est donc resté incomplet. Il le restera – afin d'honorer de cette manière la mémoire de Susanne Wander.

Fred Wander a passé quelques années difficiles en France, bien qu'il en gardât un souvenir enthousiaste : il y fut interné et prestataire, pour être livré à la machine exterminatrice nazie par ses laquais français. J'ai cherché à retrouver ses traces en partant des souvenirs dont il parle dans ses textes : en général mes recherches dans ces archives départementales n'ont pas donné, à quelques exceptions près, les résultats espérés. Il semble bien que de nombreux documents aient été détruits lors de la Libération. C'est regrettable, mais je me propose de continuer mes recherches pour voir si d'autres précisions pourraient être apportées à cette partie de sa biographie d'exilé en France.

Il va de soi que pour tous ces documents que j'exploite, les erreurs de lecture et d'interprétation relèvent de ma seule et unique responsabilité et n'engagent que moi.

L'objectif de ce livre, c'est de recenser et d'interpréter l'œuvre publiée, de parler aussi de ce qui n'a pas pu être publié, de s'intéresser à ses préoccupations artistiques comme le théâtre ou le cinéma. Je tenterai de même de proposer des informations sur sa pensée politique ou philosophique dans la mesure où celles-ci se reflètent dans cette œuvre accessible. Mais comme en RDA la censure veillait sur le bien-fondé marxiste des contenus et que l'autocensure veillait sur les contenus avant que la censure ne pût intervenir, on ne saura probablement jamais vraiment ce qui fut le fond de sa pensée au moment où il l'exprimait. Cela concerne évidemment surtout la période est-allemande, mais pas exclusivement. Alors, souvent, je serai contraint de procéder par extrapolation.

Fred Wander a souvent dit qu'il n'a écrit qu'un seul livre sous diverses formes et variantes : le Roman de la Shoah en langue allemande, le Roman des suppliciés, résistants ou non, par opposition « aux porteurs de bottes », aux chemises brunes ou noires, aux responsables de la machine exterminatrice allemande.

J'espère avoir rendu justice à ce Roman et son auteur sans toutefois être tombé dans le piège hagiographique.

L'exil et les camps

Avant l'exil : 1917-1938

Fred Wander naquit le 5 janvier 1917 dans le 7^e arrondissement¹ de Vienne, dit *Neubau*,² dans un très modeste milieu d'immigrés juifs ukrainiens qui avaient fui en Galicie, alors austro-hongroise, les pogroms en Russie après l'assassinat d'Alexandre II et qui étaient finalement arrivés à Vienne en 1911. (GL 06, 42) Son nom de naissance était Fritz Rosenblatt. Son père avait été adjudant d'infanterie pendant la 1^{ère} Guerre mondiale dans l'armée impériale autrichienne et avait participé aux batailles sur le front d'Isonzo. Il était représentant de commerce pour textiles, avait dû se mettre à son compte en 1927 et était souvent absent, laissant sa famille dans le dénuement et obligeant la mère à travailler comme couturière. Fred était, affirme-t-il, un enfant dont les parents ne s'occupaient pas – « [e]in wenig behütetes Kind, in ärmlichen Verhältnissen aufgewachsen und völlig sich selbst überlassen, ein Kind der Straße » (GL 06, 34) –, qui passe sa jeunesse plutôt dans la Kaiserstraße, dans le même quartier, où son grand-père avait un atelier de couturier. Il a une courte carrière scolaire dans l'école³ de la Zieglergasse.⁴ Les enfants de son quartier étaient eux aussi des enfants de la rue qui se regroupaient en cliques, mais, parce qu'il était juif, Fred n'en fit jamais partie : « Die Straßenkinder in den ärmeren Vierteln von Wien bewegten sich in meist kleinen Gruppen oder Klüngeln, aber ich gehörte nicht dazu. Beschimpfungen und Fußstritte waren alltäglich. Der Judenhaß war der Geruch der Straße. » (GL 06, 34) Dans une première version de son récit autobiographique, Wander décrit les quartiers qu'il aimait fréquenter, derrière le *Westbahnhof* à Vienne. Il y est confronté au phénomène de la prostitution et du proxénétisme, qu'il ne comprenait pas encore, mais surtout à la violence antisémite des petits criminels de ce quartier. Il note que c'est probablement déjà à ce moment-là qu'il commença à formuler l'idée d'un nécessaire exil : « Das Exil hatte begonnen, in meinem Kopf zu wirken : Du mußt weg von hier. » (GL 96, 33)⁵ C'est

dans ce contexte social qu'il dit, à la fin du XX^e siècle, avoir hérité de ses ancêtres juifs la capacité de souffrance, mais aussi d'indifférence, la capacité d'éviter les situations dangereuses et la rencontre avec un ennemi potentiellement assassin. Cette brève indication formulée dans son récit autobiographique cherche à fournir, rétrospectivement, une grille de lecture pour l'ensemble de son œuvre – « eine Lebenskunst, über die ich später immer wieder geschrieben habe. » (GL 06, 35) Bien entendu nous aurons à vérifier ultérieurement si cette appréciation se suffit à elle-même ou si son œuvre ne contient pas aussi d'autres indicateurs herméneutiques que cette « passivité hébraïque » que lui reprochera, comme nous verrons, un des censeurs de RDA, non sans connotation antisémite.

Wander dit ne pas savoir grand-chose ni de son enfance ni de ses parents, mais un souvenir de son père l'a marqué : c'était un lecteur boulimique de littérature russe, ce qui mit Wander très tôt en contact avec les romans de Tolstoï et Dostoïevski dont son père était fier en tant que Russe, comme il l'était aussi de la Révolution russe, synonyme d'un avenir socialiste équivalent d'égalité. Fred Wander affirme avoir lu dès l'âge de dix ans ces romans que son père laissait traîner dans l'appartement familial. Une autre contribution à ses connaissances littéraires précoces lui vint de son oncle Jossl qui, émigrant aux USA en 1923, lui avait légué une valise remplie de livres – dont les *Aphorismes* de Schopenhauer qu'il reconnaît ne pas avoir compris. (GL 06, 39) Après la fin de sa scolarité obligatoire, il fera plusieurs tentatives d'apprentissage, infructueuses, car il se faisait toujours renvoyer – comme il passait ses nuits à lire, il n'était ni fiable ni efficace dans l'exécution des travaux qui lui étaient demandés. (GL 06, 44) Il trouvera un travail d'abord comme transporteur de meubles puis de livreur de vêtements féminins qu'il amenait dans les appartements de la bourgeoisie viennoise aisée. (GL 06, 45) À cette époque déjà, il dit ne s'être jamais senti autrichien, ses camarades issus pourtant eux aussi de milieux ouvriers ou tout petit-bourgeois le traitant de « *Jud* » ou de « *Zuagraster* »⁶ et que donc les conflits violents opposant socialistes et austro-fascistes, en particulier celui de 1934, au fond, ne le concernèrent pas – il restait à l'écart en

observateur. (GL 06, 46) C'est dans ce contexte encore que Wander affirme, toujours dans son récit autobiographique, ne jamais avoir été attiré par l'engagement politique : « Ich hatte als Jugendlicher und auch später nie die Neigung, mich einer Gruppe, einem Verein oder einer politischen Bewegung anzuschließen. (Und wenn ich es doch getan habe, dann immer gegen einen inneren Widerstand!) » (GL 06, 45) Signalons dès à présent que cette déclaration quelque peu péremptoire mérite d'être vérifiée, tant sur un plan biographique que sur un plan littéraire.

Pendant ces années, Fred était souvent au chômage et menait une vie de *Schlemihl*,⁷ et donc son père, qui travaillait fréquemment à Amsterdam, décide de l'y emmener en 1937. Il y séjourne quelques mois, habitant dans un quartier de prostitution – la prostitution est une thématique récurrente de son œuvre ! – et vivant grâce à un travail de dessinateur publicitaire. (GL 06, 26–27) Il retournera plus tard aux Pays-Bas et en ramènera un livre publié en 1972,⁸ et dans *Brunnen* il sait faire revivre ses impressions de cette époque d'avant-guerre grâce à la narration du petit tailleur juif, de Groot,⁹ – à moins que ce ne soient celles qu'il ramena lui-même de son expérience de jeune homme à Amsterdam. À la fin de cet été 1937 cependant, il retourne à Vienne pour tenter de s'inscrire à une école de théâtre ; bien qu'étant accepté, il ne put assister aux cours car il devait travailler pour s'assurer un minimum vital. (GL 06, 27–28)¹⁰

En France 1938–1940

Après l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie, face à l'accueil triomphal réservé au “*Führer*” à Vienne et aux exactions antisémites perpétrées par une populace déchaînée, Fritz Rosenblatt décide fin avril de fuir en France via la Suisse. À Paris, il se souviendra de l'ambiance judéophobe à Vienne :

Immer wieder hörten wir, wie in Wien jüdische Geschäftsinhaber herausgeholt wurden, um mit eigener Hand das Hakenkreuz auf ihre Schaufenster zu pinseln oder das Wort Judensau, in großen

weißen Lettern. Sie waren stets von belustigten Zuschauern umgeben, oft wurden die Scheiben eingeschlagen und die Läden geplündert. [...] Jüdische Frauen und Männer mußten auf der Straße knien und das Pflaster säubern. [...] Wilde Horden, oft angeführt von hysterisch geifernden Frauen, zogen durch die Straßen und zertrümmerten jüdische Geschäfte. Die Zuschauer lachten zufrieden und applaudierten. (GL 06, 21)

Le jeune Rosenblatt décide de passer la frontière près de Nauders, une petite ville située dans le triangle frontalier entre l'Autriche, la Suisse et l'Italie, après avoir entendu une conversation entre deux jeunes gens dans la Mariahilfer Straße à Vienne. (GL 06, 19–20) Pendant trois jours il prépare son exil. Il n'en parle à personne et ne mentionne ce sujet que de manière très lapidaire dans son récit autobiographique : « In diesen drei Tagen rechnete ich mit meiner Vergangenheit ab. Ich betrachtete meine Mutter lange, schmerzlich, und unbemerkt. Ich fühlte, ich würde sie nie wiedersehen ! (Vater war schon lange nicht mehr in Wien.) » (GL 06, 20) En trois lignes Fred Wander fait état de sa mauvaise conscience, celle qui taraude les survivants de la Shoah qui se sentent responsables des crimes commis par les nazis à l'encontre de leurs proches. Sa mère et sa sœur n'auront droit qu'à une parenthèse quelques pages plus loin : « (Mutter und Schwester gelangten ein Jahr später, kurz vor Beginn des Krieges, nach Amsterdam zum Vater. Aber Holland war eine Falle, wie auch Frankreich eine Falle war.) » (GL 06, 50) La mère et sa sœur iront à Amsterdam, mais les Pays-Bas étaient un piège comme la France le fut.

Au moment du passage en Suisse, il est pris par les gardes-frontières, manque d'être renvoyé en Autriche, car la Suisse était loin d'accepter de bon gré l'émigration juive autrichienne. En effet, le Conseil fédéral avait constaté fin mars 1938 :

En raison des mesures déjà prises ou en préparation dans d'autres pays contre l'afflux de réfugiés autrichiens, nous nous trouvons dans une situation délicate. Il est clair que la Suisse ne peut être qu'un pays de transit pour les réfugiés d'Allemagne et d'Autriche.

[...] La proportion excessive d'étrangers à l'heure actuelle nous oblige à adopter des mesures de défense rigoureuses contre le séjour prolongé de ces éléments.¹¹

Non sans cynisme, ces politiques affirment prendre cette décision pour prémunir la Suisse d'un « mouvement antisémite qui serait indigne de [leur] pays. »¹²

C'est à la complaisance d'un gendarme suisse qu'il doit d'être finalement expulsé vers la France, et non refoulé en Autriche, car celui-ci avait fait de l'auteur un réfugié communiste et non un exilé juif. (GL 06, 20) Bien plus tard, Wander se souviendra avec gratitude de ce fonctionnaire qui avait agi en fonction de son humanité et non des prescriptions bureaucratiques en produisant un document contenant de fausses informations.¹³ Précisons qu'au moment de son passage par la Suisse, la politique restrictive de ce pays vis-à-vis des émigrés provenant d'Autriche n'avait pas encore été complètement fixée. Ceci ne sera fait qu'en septembre 1938 : si jusque-là il suffisait de montrer passeport et visa, la Suisse exigea ensuite que l'on pût distinguer les Juifs des autres migrants et exigea des Allemands qu'un « J » soit apporté dans le passeport de la personne concernée.¹⁴

En France, Fritz Rosenblatt sera emprisonné trois semaines à Pontarlier car il n'avait ni argent, ni papiers. (GL 06, 9–10)¹⁵ En effet, le 10 avril 1938 avait été formé le gouvernement Daladier, qui succédait à celui de Léon Blum, qui prit, sous la férule du ministre de l'Intérieur Albert Sarraut,¹⁶ des mesures rigoureuses contre l'immigration,¹⁷ en particulier celle d'Autrichiens et d'Allemands : le gouvernement instaure le délit d'entrée irrégulière et clandestine en France et, dix jours seulement après l'annexion de l'Autriche par le *Reich*, le ministre de l'Intérieur décrète que « [l]es ressortissants autrichiens doivent donc, pour pouvoir pénétrer sur notre territoire, être porteurs de leurs passeports revêtus du visa consulaire français. »¹⁸ Par ailleurs, les plus démunis risquent d'être refoulés faute de moyens. Comment se fait-il que Fred Wander ait échappé à l'application stricte de ces instructions ? Peut-être tout simplement à cause du laxisme – ou de l'empathie¹⁹ – de

certaines fonctionnaires craignant les complications d'une tentative de refoulement vers la Suisse qui aurait, probablement, refusé l'entrée sur son territoire de l'émigré. Ou bien sa qualité de réfugié (politique ?) fut-elle reconnue ? Et dans ce cas, a-t-il obtenu un titre de séjour ou bien fut-il contraint de vivre dans la clandestinité ? Fred Wander, dans son récit autobiographique, ne donne aucune précision par rapport à son statut légal. Dans *Ein Zimmer in Paris*, il fait dire à son narrateur protagoniste principal, probablement un avatar de l'auteur :

[Ich] besitze außerdem ein Papierchen, Récépissé provisoire, das mich des Landes verweist. „Sie haben Frankreich binnen drei Monate zu verlassen.“ Man verlängert diesen „Weisel“ alle drei Monate, so daß du bleiben kannst und doch gehen mußt, und wieder bleiben kannst, ausgeliefert der Obrigkeit, den Wanzen und dem Heiligen Michael.²⁰

Car une photo d'une statue de ce dernier provenant de la Cathédrale de Toulouse ornaît sa chambre d'hôtel. L'auteur avait déjà donné une information similaire dans *Doppeltes Antlitz* où il dit, parlant de sa situation en 1938 :

Ich kannte noch nicht die Sprache, außer einigen Brocken, besaß kein Geld, keine Freunde. Quartier hatte ich in einem Obdachlosen-asyl auf dem Montmartre gefunden. Ich hungerte und wollte arbeiten, um Brot zu verdienen. Aber ich durfte keine Arbeit annehmen, denn mir fehlten die nötigen Papiere. Ich war illegal über die Grenze gekommen und hatte einen Landesverweis erhalten, der allerdings durch einen Stempel auf dem Polizeipräsidium immer wieder um drei Monate hinausgeschoben wurde. (DA, 16)²¹

C'est en prison, à Pontarlier, qu'il apprend ses premiers rudiments de français²² qui lui permettront de mieux « se débrouiller » avant de pouvoir rejoindre Paris, fin mai 1938, voyage et arrivée qu'il relate dans son récit autobiographique. « Se débrouiller »,²³ c'est le terme par lequel Wander définit ses stratégies de vie et de survie pendant cette première période de séjour en France, période marquée par une grande précarité mais aussi de liberté. À Paris, il va, malgré sa condition misérable,

tomber définitivement sous le charme de la ville et celle-ci sera un élément essentiel, mais non unique, de la relation affective intense que l'auteur entretient avec la France.

Ja, es ist wahr, diese Stadt bedeutete für mich Ausreißer, 1938 davongelaufen vor den Nazis, nur durch die Straßen gehen und gaffen. Wochen und Monate brachte ich untätig zu, ohne Arbeit, die mir niemand geben konnte oder wollte. Mich faszinierte die Gelassenheit dieser Leute. Männer, die auf der Fahrt zur Arbeit ihre Zeitung lasen, Frauen, die in der Metro strickten, Pärchen, die sich küßten in der Mitte der Menge, als wären sie alleine. (ZiP, 31–32)²⁴

À Paris, il circule dans les milieux exilés, mais ce sont les milieux des pauvres, des indigents, non des intellectuels, journalistes, écrivains ou autres riches milieux d'affaires juifs. À ce titre, Fred Wander est un contributeur absolument essentiel et incontournable pour la connaissance de cette émigration du tout petit peuple, juif surtout, mais pas exclusivement, qui n'avait guère l'opportunité d'obtenir des visas pour les USA ou ailleurs.²⁵

Die meisten Flüchtlinge, die ich kannte, nämlich jene, die man in Vorzimmern der Komitees oder in Lokalen wie dem *Trou* finden konnte, waren illegal über die Grenze gekommen und hatten alles verloren. Die Reichen, die Prominenten, die mit gültigen Papieren hier ankamen, um Europa bald zu verlassen, bekam ich fast nie zu Gesicht. Immer nur solche, die vor dem Nichts standen. Einige waren gebrochen und verstummt, sie hatten wohl jedes Weltvertrauen verloren. (GL 06, 30)

Il va, de contact en contact, trouver moyen de gagner un peu d'argent et s'installer dans un petit hôtel près de la place de la République (GL 06, 25)²⁶ – où il est confronté, comme à Amsterdam l'année précédente, au phénomène de la prostitution, thématique qui deviendra récurrente dans ses écrits ultérieurs, comme illustration de la face féminine de la misère à laquelle sont exposées les couches sociales les plus délaissées.

Wander signale dans ses souvenirs que ces mois passés en France avant le déclenchement de la guerre sont baignés dans une lumière sombre et irréaliste : les gens étaient confus, les informations concernant la guerre à venir étaient contradictoires, aurait-elle lieu, et, dans l'affirmative, combien de temps durerait-elle ? (GL 06, 50) Il profite de cette courte période pour voyager,²⁷ la chambre d'hôtel de son frère Otto à Lyon dans la rue Mercière²⁸ lui servant à maintes reprises de port d'attache familial. Ce dernier avait installé dans cette chambre, avec l'outillage ramené de Vienne, un petit atelier de cordonnier où il parvint à jeter les bases d'une existence solide et s'entourer de la sympathie de personnes qui le mettront, plus tard, à l'abri des persécutions judéo-cides pétainistes. Il survivra à la période infâme de l'"État français".²⁹ Fred entreprend des voyages entre Paris, Lyon, Nantes ou Rouen, où il affirme avoir trouvé refuge à l'Armée du salut, (ZiP, 53) ou Le Havre ; c'est là, en octobre 1938, alors qu'il demandait du travail à un entrepreneur, qu'on lui recommande de rejoindre le Sud-Ouest et d'aller à Barbotan-les-Thermes. (PR, 7) On ne sait que peu de choses par rapport à ces différents déplacements : ce que nous avons pu trouver, c'est que Fred Wander a déposé le premier septembre 1938 une demande de carte d'identité pour étrangers à Lagny³⁰ en Seine-et-Marne – c'est le fameux « récépissé » dont il parle. En effet, le gouvernement avait imposé depuis l'annexion de l'Autriche par le *Reich* nazi des règles plus strictes encore pour l'accueil de ceux qui sont nommés dans les documents officiels français « ex-autrichiens ». On craignait ostensiblement d'être envahi et, pire encore, d'être confronté parmi ces immigrés à bon nombre d'espions au service des nouveaux maîtres nazis de l'Autriche.³¹ Des premières instructions avaient donc été envoyées par le ministère de l'Intérieur aux préfets par la circulaire du 30 avril 1938, précisées en septembre et amendées encore en octobre.³² Dès avril 1938, le ministère déclare qu'

[i]l est à craindre que les récents événements d'Autriche n'amènent à quitter ce pays un certain nombre de personnes ayant possédé jusqu'à présent la nationalité autrichienne et qui ne voudront pas faire acte d'allégeance à l'égard du Reich. / Il importe que, tout en

respectant la traditionnelle hospitalité de notre pays, nous évitions son envahissement massif et incontrôlé par des émigrés de toute nature parmi lesquels se glisseraient facilement des éléments les plus troubles.³³

On reconnaît dans ce texte les antiennes de ceux qui craignent l'altérité culturelle et linguistique alors que la population visée avait accueilli le *"Führer"* avec un enthousiasme collectif et frénétique. Une immigration massive n'était donc pas à craindre. Objectif premier de l'administration : recenser. Ensuite viendra le fichage, qui présage celui des Juifs sous le régime pétainiste.³⁴

Depuis les événements qui se sont déroulés en Autriche depuis le mois de mars dernier, de nombreux réfugiés ont afflué sur notre sol. S'ajoutant à celle des étrangers qui ont déjà trouvé un asile en France au cours de ces dernières années, leur présence soulève un certain nombre de problèmes dont il importe de ne pas se désintéresser. [...] Vous voudrez donc bien me faire parvenir [...] le nombre de réfugiés (ou ceux se déclarant tels) en provenance du territoire ex-autrichien qui se sont présentés dans vos services et dont la situation a été examinée conformément aux prescriptions de ma circulaire 354 du 30 avril 1938.³⁵

Dans le cas du Gers, où se trouvait Fred Wander à partir d'octobre 1938, les résultats du recensement furent concluants : les documents que nous avons pu consulter ne mentionnent aucun « ex-autrichien » dans aucune des listes conservées dans ces archives !

Fred Wander arrive à Barbotan accompagné d'Anna Platzer³⁶ le 25 octobre 1938,³⁷ ce qui donna lieu à une enquête de la Sûreté nationale envoyée au Havre :³⁸ tous les deux venaient de Lagny³⁹ et de Paris, où Anna Platzer avait une chambre à l'Albert's Hôtel près de la place de la République⁴⁰ – Fred Wander vivait avec celle-ci « maritalement », précise l'enquêteur – et sont arrivés au Havre le 18 octobre où ils s'installèrent boulevard Galliéni pour continuer ensuite vers le Gers. Le commissaire du Havre précise qu'Anna Platzer n'avait que 200 FF en sa possession, alors que pour Fred il est signalé que « Rosenblatt ne tra-

vaille pas et vit de ressources dont on ignore la provenance. »⁴¹ Il semble que sa « ressource » ait été sa compagne... On atteste à Fred Wander, dans la même enquête, une conduite irréprochable : « Depuis son arrivée dans notre ville, cet étranger ne s'est pas fait remarquer, sa conduite et sa moralité sont bonnes. » Dans son récit autobiographique, il signale son séjour près de la place de la République, mais ne parle pas du même hôtel, puisqu'il parle d'un petit hôtel situé dans un quartier de prostitution. Il en profite pour décrire les scènes d'échanges sexuels entre les prostituées et leurs clients qu'il pouvait observer de sa chambre. « Die langweiligste Sache der Welt ! » (GL 06, 25) proclame-t-il, alors pourquoi en faire état dans chacun de ses livres ? Se pourrait-il que la licence du narrateur ait pour fonction de masquer un événement ou une relation dont l'auteur n'a pas envie de parler ; celle avec Anna ? Dans *Leben*, il revient aussi sur ce « petit hôtel » dans un quartier malfamé lors du premier voyage à Paris avec Maxie en été 1962 : cet hôtel se serait trouvé dans la rue Béranger, à peine à 10 minutes de l'Albert's Hôtel qui n'est mentionné nulle part. (GL 06, 25) En effet, le silence dans *Leben* cache de manière maladroite un profond malaise autobiographique : de sa liaison avec Anna Platzer naît le 31 janvier 1939 un fils, P., qui retournera avec sa mère en Autriche.⁴²

Fred Wander restera quelques mois à Barbotan travaillant à rénover un hôtel, probablement l'Hôtel des Thermes,⁴³ et se verra occupé à effectuer d'autres menus travaux. Plus tard, en 1955, il écrira une nouvelle publiée par le quotidien communiste *Österreichische Volksstimme* : « Die Hunde von Barbotan ». Et bien plus tard encore, en 1974, il annoncera le projet de faire de cette thématique un livre où les chiens sont les incarnations du statut de paria. Ce livre ne sera finalement jamais entrepris.⁴⁴ Dans son édition des journaux intimes de Maxie Wander de 1990, il fait dire à celle-ci : « Von allen Geschichten, die Fred mir erzählt, ist mir eine gut in Erinnerung geblieben. Jene alte Frau auf dem kleinen Bauernhof, auf halber Höhe des Berges. Ein Ort in Südfrankreich, wo Fred damals in einem Hotel arbeitete. [...] » (MWT 90, 52–53) Il ne fait aucun doute pour nous qu'il s'agit là d'un rajout de Fred Wander

qui profite de cette occasion de rédaction pour donner encore une autre version de ses « Chiens de Barbotan ». ⁴⁵ Dans l'introduction à son « Voyage provençal », il se souvient de cet épisode biographique, souvenirs assez superficiels et erronés, puisqu'il y associe le paysage gersois à celui du Midi provençal balayé par le Mistral – à moins que ce ne soit une licence poétique pour mettre le lecteur en RDA, qui probablement n'aura vu ni le Gers ni la Provence, au diapason de ses impressions méridionales. Il y décrit aussi la méfiance des autochtones et les travaux qui lui furent confiés à partir de ce mois d'octobre, un an avant la guerre :

Im Hotel [...] tünchte ich die Wände der Küchen und Korridore, bemalte Schilder, Bänke und Stühle, klopfte Läufer, holte täglich Holz aus dem Wald auf der Schubkarre für ein großes Feuer im Kamin in der Hotelhalle, damit die neuen Möbel sich nicht verzogen. (PR, 7)

C'est de cet hiver que date son appétence pour le sud de la France, pour ses paysages et ses habitants. D'ailleurs, il profite avec avidité de ces déplacements constants pour découvrir les régions qu'il traverse car, avant d'être conteur, il est un observateur inlassable se gavant d'images et d'impressions, (GL 06, 51) prédilection qui le conduira, après la guerre, à s'acheter un appareil photographique et à se consacrer de manière professionnelle à la photographie.

Dans ses écrits publiés en RDA, on trouve de nombreuses réminiscences de ces paysages et des personnes que Fred Wander y rencontra. *Nicole* ⁴⁶ conserve des traces – au sens que Ricœur donna à ce terme – de ce bourg près de Toulouse où une jeune orpheline passe son enfance. Mais souvent il est difficile, voire impossible de savoir si ces souvenirs datent de sa première période d'exil de 1938 à 1939, ou de la deuxième où il tenta d'échapper et de survivre à la persécution pétainiste.

Au moment de la déclaration de guerre en 1939, Fred Wander se trouve à Paris dans un petit hôtel de la rue Saint-André-des-Arts non loin du boulevard Saint-Germain. Parmi les émigrés présents et les clients, confusion et consternation semblent totales et Wander illustre ce fait en relatant le suicide du propriétaire qui se tue en se précipitant

du dernier étage de l'hôtel quelques jours après le déclenchement de la guerre. (GL 06, 42) Dans *Leben*, Fred Wander tente d'éclairer la situation politique en France entre les accords de Munich, le pacte germano-soviétique et l'agression allemande contre la Pologne.⁴⁷ Il critique les mesures antidémocratiques du gouvernement Daladier, en particulier l'interdiction des activités du PCF, mais ne dit pas que celles-ci ne furent prises qu'à la suite de la signature du pacte de non-agression entre le *Reich* nazi et l'URSS communiste et que la dissolution du PCF ne fut effective qu'après le début de la guerre. Fred Wander, à la fin du XX^e siècle, cherche à plaider en faveur d'une narration historiographique où une cinquième colonne au pouvoir à Paris aurait cherché à briser la capacité de résistance antifasciste en France afin de laisser la porte ouverte à un accord antisoviétique avec le *Reich*. (GL 06, 56–58)⁴⁸ En cela, Wander reste bien, après son retour en Autriche, en 1996 et 2006, tributaire d'une historiographie sous influence stalinienne, historiographie dont il avait pu prendre connaissance en RDA. Concédonsons que cette approche n'est pas complètement dénuée de pertinence puisque la politique française, avide d'« apaisement », avait pour objectif de réduire au silence les milieux antifascistes germanophones, en particulier juifs, suspectés de bellicisme, de vouloir donc pousser la France à la guerre alors que le gouvernement, en particulier le ministre des Affaires étrangères, Georges Bonnet,⁴⁹ cherchait un accord avec l'Allemagne nazie pour éviter le déclenchement d'un conflit armé.⁵⁰ Recherche d'apaisement qui permit à l'Allemagne nazie de combler son retard en matière d'armement pour déclencher l'invasion de la Pologne le 1^{er} septembre 1939. Le 3 septembre, la Grande-Bretagne et la France entrèrent en guerre contre le *Reich*.

La France des camps

Le 7 septembre 1939 les ressortissants allemands qui se trouvent à Paris sont sommés de se présenter au Stade de Colombes. Les affiches collées à partir du 4 septembre 1939 proclament :

II. – Mesures particulières aux ressortissants ennemis.

Les nationaux de l'Empire allemand devront se conformer aux prescriptions suivantes : Hommes ayant plus de dix-sept ans et moins de cinquante ans. Ces ressortissants devront rejoindre immédiatement et sans délai le centre de rassemblement fixé par les affiches. Le mouvement s'effectuera sans emprunter les moyens publics de transport.

Chaque ressortissant devra arriver au centre muni de deux jours de vivres, matériel nécessaire à l'alimentation (gamelle ou assiette), fourchette, cuiller, quart ou verre, une grande couverture (à défaut deux petites), manteau, effets chauds, collection d'effets de rechange (notamment linge et chaussures).⁵¹

Wander dit que cette directive lui convenait – la situation dans Paris devenant intenable, il règle donc la note de sa chambre et se présente pour être interné au Stade de Colombes.⁵² Il se rend compte que rien n'était prêt, que les autorités chargées de l'organisation sont débordées et les internés livrés à eux-mêmes. L'auteur décrit le chaos lors de l'arrivée de ces étrangers visés par l'appel, les conditions extrêmes de non-hébergement sur les tribunes du stade, l'absence d'hygiène et de nourriture.

Die französischen Behörden waren offenbar unfähig, ein Gefangenenerlager zu organisieren. Wir wurden einfach in den Pferch getrieben wie Vieh. Zum Übernachten standen uns nur die ansteigenden Tribünen und die Sesselreihen zur Verfügung. Ich hatte keine Decke und keinen Mantel, und so begann das Lagerleben, wie für viele andere, mit Kälte, Hunger und Durst. [...] Die Toiletten des Stadions und die wenigen Waschgelegenheiten waren in kurzer Zeit völlig verdreckt. [...] Erste einige Tage später gab es Stroh und als Verpflegung eine Konserve für vier Mann pro Tag. (GL 06, 61)

Cette description est corroborée par Kurt Stern, opposant au nazisme, communiste interné à Colombes, dont les journaux intimes sont une source essentielle à la prise de connaissance des conditions de vie dans les camps d'internement français. Stern insiste sur le fait que si les condi-

tions d'« hébergement » sont insupportables, ce qui le déprimait le plus et le décourageait, c'était l'isolement, le fait d'être traité en prisonnier et non en ami, de devoir rester sans informations, ni de proches ni concernant la guerre. Ce qui se propageait dans ces conditions, c'étaient les rumeurs, les ragots et les rancœurs.⁵³

Fred Wander note que les Autrichiens – « autres chiens » dans le jargon des gardes – avaient été séparés des Allemands (GL 06, 61) et Stern ajoute qu'ils avaient été autorisés à former une brigade autrichienne, nouvelle accueillie par la Marseillaise.⁵⁴ Wander y rencontre Ernst Rosenberger qui restera jusqu'au décès de celui-ci, en 1990,⁵⁵ son conseiller et ami. L'auteur, dans ses souvenirs et son autobiographie, fait sienne, ici encore, la thèse de la « cinquième colonne », non pas celle que semblait vouloir combattre le gouvernement français, mais celle qui se serait installée aux rennes du pouvoir lui-même ainsi qu'au sein de l'état-major des armées. L'objectif de cette cinquième colonne-là aurait été surtout de ne pas avoir à déclencher les hostilités pour capituler face aux Allemands, et, le moment venu, pour collaborer. (GL 06, 63) Quelque temps plus tard, il est envoyé au camp de Meslay-du-Maine, (GL 06, 65) où, là encore, rien n'était prêt pour accueillir les près de 2000 internés (dont 1300 Autrichiens). Les transports de Paris arrivèrent à la mi-septembre et les internés furent parqués pendant environ quatre semaines sur un pré embourbé dans des conditions d'insalubrité complète. Fin octobre ils furent transférés dans un autre lieu-dit, « la Poterie », où l'hébergement s'effectua dans des baraquements et où un semblant de vie sociale put s'organiser⁵⁶ – Fred Wander dit que « die Friseur, die Schneider und Schuster machten ihre Werkstätten auf, und bald hatte das Lager seine eigene soziale Struktur wie eine kleine Stadt. » (GL 06, 66) Coiffeurs et autres métiers ouvrirent leurs échoppes et se forma alors une infrastructure sociale comme dans une petite ville. Un film documentaire contemporain donne une idée des conditions de vie dans ce camp – même s'il paraît exagérément idyllique comparé aux récits des internés et qu'il ne consacre que peu d'images aux conditions d'internement et aux internés eux-mêmes.⁵⁷

À la fin de ce film on voit un départ pour la Légion étrangère. En effet, avant l'offensive allemande de mai 1940, l'armée avait tout fait pour que les internés s'engagent dans la Légion étrangère, si l'ami de Wander, Rosenberger, le fait, Wander lui-même restera et est enrôlé comme prestataire.⁵⁸ C'est en décembre 1939 qu'il fut décidé par les administrations civiles et militaires françaises que le choix en faveur de l'intégration des internés dans des compagnies de prestataires serait effectué par des commissions de criblage qui, cependant, mirent des mois à être mises en place.⁵⁹ Début juin il reçoit un ordre d'appel l'enjoignant à se rendre dans un camp de prestataires près d'Angoulême (GL 06, 70) car le camp du Meslay sera fermé le 17 juin. Avant de devoir s'y présenter, il eut droit à quatre jours de permission qu'il passa à Paris. « Al-lélua » s'exclame-t-il.⁶⁰ (GL 06, 71) Dans *Baalbek* l'auteur évoque à nouveau l'épisode parisien et la rencontre qu'il y fit avec Lily, c'est le prénom probablement fictif de son amour de ces quelques jours, jeune femme qu'il dit avoir revue à Avignon et à Marseille. (Ba, 32–33) Nous reparlerons ci-dessous de ce séjour parisien dont les impressions auront des répercussions affectives et littéraires évidentes. Dans *Zimmer*, le narrateur se souvient brièvement de cet épisode en Mayenne : « [...] das Internierungslager in der Bretagne. Acht Monate lang hatten sie uns Österreicher und Deutsche in Zelte gepfercht oder in stinkende Rinderställe. Vieh mästeten sie, uns ließen sie verrecken. » (ZiP, 85) On les avait entassés dans des tentes ou dans des étables nauséabondes. Les habitants gavaient le bétail, eux, on les laissait crever.

Finalement, il est envoyé en Dordogne. (GL 06, 71)⁶¹ Après l'armistice, ce camp est disloqué et Wander se met en route pour Toulouse et continue vers Tarbes pour tenter de traverser les Pyrénées et fuir en Espagne avec un camarade d'infortune, un baron autrichien, affirme-t-il. (GL 06, 80) Ils seront arrêtés au pied du Pic-du-Midi, dans un village au sud de Tarbes, et relâchés. Les archives des Hautes-Pyrénées n'ont conservé aucune trace de cette arrestation, cependant on y trouve un document émanant d'un officier de la Sûreté nationale de Bagnères-de-Bigorre qui rend compte d'un entretien avec un passeur (et infor-

mateur) originaire de Belgique. Y sont cités les prix pratiqués par ces passeurs pour procurer des faux papiers et des faux visas aux ressortissants étrangers désirant se rendre au Portugal via l'Espagne. Il est donc imaginable que Fred Wander et son compagnon de route aient pu avoir connaissance de ces filières de passage en Espagne.⁶²

Un temps, Fred s'installe à Toulouse et dit s'être lié à une étudiante polonaise, « Olga », qui, racontet-il, lui enseigne l'amour : « Sie lehrte mich die Liebe. Ein großes Glück für einen unwissenden und schüchternen jungen Mann. » (GL 06, 81) Lorsque l'on sait qu'il vécut « maritalement » auparavant avec Anna et qu'il avait eu un fils, on est en droit de se demander en quoi son ignorance pouvait bien consister. Il travaillera en septembre et octobre 1940 dans les vignes et à son retour Olga avait disparu. Un écho lointain de ce séjour toulousain se trouve dans *Nicole*.

Entre-temps le contexte politique pour les émigrés juifs comme Fred Wander était devenu depuis cette année 1940 de plus en plus dangereux, même en zone soi-disant libre, car le Maréchal Pétain et ses gouvernements successifs avaient promulgué des lois anti-juives, de leur propre initiative et sans que leur allié et occupant nazi n'eût à exercer d'énormes pressions. Dans cette zone "libre", Fred Wander était menacé sous deux aspects : d'une part comme étranger « indésirable » et d'autre part en tant que Juif. En effet, la loi sur le statut des Juifs du 4 octobre 1940, promulguée le 18, ouvrit la voie à une politique de discrimination, de répression puis de déportation et d'extermination d'une partie de la population juive vivant en France, dont certains étaient Français, d'autres non. Pour le futur écrivain ces deux années de 1940 à 1942 furent des années d'incertitudes permanentes qui mettront finalement sa vie même en danger.⁶³

Il travaille ensuite comme prestataire⁶⁴ dans la construction de routes, comme à Carnon-Plage – « Wir bauten dort eine Straße, mitten in den Dünen, und froren im Winter jämmerlich in dem durchdringenden Wind » (PR, 8) –, ou à Sète dans une usine d'engrais. Wander dit avoir été interné successivement dans plusieurs camps en zone libre, il

mentionne plusieurs noms de villes, Agde,⁶⁵ mais aussi Montpellier, parvenant toujours à s'évader. Ces évasions l'amènent aussi à passer en 1941 à Avignon et à Montélimar. (GL 06, 76-77) Il reste deux mois à Marseille essayant d'obtenir un visa – sans succès. (GL 06, 82) Dans *Baalbek*, le narrateur affirme avoir pu rejoindre Marseille où il aurait travaillé dans une ferme dans le quartier de La Pomme en mars et avril. Finalement, après avoir ensuite pérégriné pendant deux mois entre Marseille, Aix, Perpignan et Toulouse, il serait revenu à Marseille le 13 juillet 1942 où il aurait été arrêté le 9 août.⁶⁶ Dans *Baalbek*, la précision de certaines datations ne manque pas d'étonner, alors qu'ailleurs, il se trompe volontiers ou préfère s'excuser pour sa mémoire défaillante. Les archives des Bouches-du-Rhône conservent les traces des rafles dans les hôtels marseillais depuis la fin de l'année 1941, rafles qui trouvent un écho dans *Baalbek* et qui pourraient donc correspondre à l'expérience personnelle de l'auteur. La Police d'État de Marseille, elle, était fière de son bilan : 13 000 interpellations et presque 1700 gardes à vue, parmi celles-ci une soixantaine de « juifs étrangers ». ⁶⁷ Malheureusement sur aucune des listes que nous avons consultées (probablement incomplètes au demeurant) ne figure le nom de Fritz Rosenblatt. C'est à la suite d'une de ces fréquentes rafles que Wander aurait décidé de se présenter au camp d'Agde, de manière volontaire, comme il l'affirme, ou involontaire, suite à son arrestation, nous ne le savons pas, mais optons plutôt pour la seconde hypothèse. Dans *Baalbek* cependant, il fait dire au narrateur qu'après les journées passées en prison, l'hôtelier, de mèche avec les Renseignements généraux, lui aurait recommandé de quitter Marseille rapidement et de se présenter au camp d'Agde où l'hôtelier en question ferait en sorte, par ses relations, qu'il fût envoyé en « détachement » dans un vignoble ou une usine. (Ba, 182) C'est pendant ces journées de fin 1941 que la rumeur concernant les camps d'extermination commence à faire le tour des milieux émigrés – c'est alors qu'il entend la première fois le nom d'Auschwitz – sans pouvoir croire l'horreur qui s'y rattache : « Gerüchte. Wer hatte das wieder erfunden ? » (Ba, 183) C'est du moins ce que Fred Wander déclare dans son livre-

mémoire. Ici encore, nous avons tendance à être dubitatif : car si l'extermination des Juifs dans les territoires occupés d'Europe de l'Est avait commencé avant la Conférence de Wannsee en janvier 1942, et si la politique d'assassinat d'otages par la *Wehrmacht* ou les SS frappait avant tout des otages juifs, la politique délibérée de méthodes judéocidaïes industrielles ne fut mise en place de manière coordonnée qu'après cette réunion. En conséquence, les déportations vers les structures d'extermination du camp d'Auschwitz ne débutèrent en France qu'en mars 1942.⁶⁸ Aurait-il pu avoir connaissance de ces faits par le biais des rumeurs circulant à Marseille dans les milieux d'exilés juifs ? C'est pour le moins peu probable, car garder le secret de ces crimes à échelle industrielle était l'un des objectifs de la politique nazie lors de sa mise en œuvre. Tant et si bien que même certains de ceux qui voyaient s'échapper la fumée de fours crématoires ne croyaient pas la rumeur qu'on leur colportait. Pour preuve ce témoignage de Paul Schaffer, interné 160610 à Birkenau, qui relate sa conversation avec un autre détenu :

Je lui demandais d'où venait cette odeur lancinante et les flammes qui sortaient d'une cheminée d'un bâtiment proche. D'une voix à peine audible, il me demanda : « Si tes parents ont été déportés avec toi, ils sont entrés par la porte et sont sortis par cette cheminée ! » J'ai cru qu'il était fou ! Cela me semblait invraisemblable ! Je me refusais de croire à cette horreur... C'était au-delà de l'imaginable ! Mais le choc de l'invraisemblable est vite devenu une implacable certitude.⁶⁹

Dans *Baalbek*, l'auteur cherche à contextualiser sur un plan historique son séjour marseillais : il évoque d'abord le crime de Białystok, lorsque, selon Fred Wander, 3000 Juifs furent massacrés en juin 1941.⁷⁰ Massacre qui devient alors un sujet de débat entre les habitants de l'hôtel, certains prenant cette rumeur pour une invention, les Allemands n'étant pas capables de commettre de tels crimes. (Ba, 14–15) La seconde évocation est celle de la deuxième bataille de Charkow [Kharkiv] qui se déroula en mai 1942 et où l'Armée rouge perdit environ 270 000 hommes.⁷¹ Wander fait de cette victoire allemande un sujet d'inquié-

tude au sein de la population de l'hôtel qui débattait régulièrement de l'évolution de la guerre et de l'imminence de l'arrivée de la *Wehrmacht* à Marseille. Il est tout à fait possible que Wander ait eu connaissance de cette bataille à Marseille – ou ailleurs en France – car la presse, comme *Le Figaro*, en rendait régulièrement compte depuis le 13 mai 1942 ; sans toutefois chiffrer les pertes soviétiques.

Fred Wander venait-il vraiment de Marseille pour se présenter à Agde ? Il y a lieu d'en douter. Néanmoins, quelle que fut le lieu de séjour antérieur, sa présence à Agde est avérée⁷² et le 311^e GTE auquel il avait été affecté avait des cantonnements à Carnon-Plage dont les travailleurs étaient détachés à des travaux routiers.⁷³ Ce chantier fut donc sa dernière station en semi-liberté en France⁷⁴ avant l'internement final et potentiellement léthal à Rivesaltes⁷⁵ et Drancy. On ne peut vérifier si avant Carnon il fut détaché à une carrière de Montagnac⁷⁶ puis au vignoble de l'Abbaye de Villemagne. Les indications de Wander ne sont ni vérifiables ni datables car le commandement français de ce camp semble avoir détruit les archives au moment de l'occupation allemande de la zone sud dite "libre". En effet, dans une note du 20 mars 1951, le chef des Renseignements généraux rend compte de l'interrogatoire mené avec l'ancien commandant (français) de ce camp :

En juillet 1942 [...] l'ilôt n°3 [était occupé] par des israélites étrangers non-internés, précise-t-il [le commandant – ap], mais placés dans diverses entreprises des environs. Ils étaient sous le régime de la liberté surveillée sous la surveillance du Commandement du Camp. / En Août 1942, le camp d'Agde servit de point de rassemblement pour les israélites arrêtés dans la région. Ils y ont séjourné seulement 3 jours et ont été dirigés sur le camp de Rivesaltes (Pyrénées-Orientales). / En Novembre 1942, quand les allemands envahirent la zone non occupée française, les archives du camp ont été détruites sur l'ordre du Commandant [...] afin qu'elles ne puissent être exploitées par les troupes d'occupation.⁷⁸

La description des personnes internées correspond effectivement au statut que Wander donne de lui-même et en août, il décide, pro-

bablement suite aux arrestations massives de Juifs et de leur transfert à Rivesaltes,⁷⁹ de fuir.

Les camps nazis

En Allemagne, la persécution des Juifs et la volonté des autorités nazies de les pousser à l'émigration avait connu un tragique tournant depuis l'invasion de la Pologne où les occupants nazis furent confrontés à une forte population juive. SS, *Wehrmacht* et police procédèrent alors à de massifs déplacements de populations, à des regroupements de Juifs dans des ghettos et à des assassinats de masse de populations civiles.⁸⁰ Avec le déclenchement de l'*Operation Barbarossa*, avec l'agression contre l'URSS donc, en juin 1941, et l'avancée rapide des troupes allemandes en territoire soviétique, cette politique de la terre brûlée et d'assassinats de masse de populations locales prit une ampleur inimaginable.⁸¹ Face à l'impossibilité militaire et logistique de répondre aux besoins d'assassinats nouvellement créés par les responsables eux-mêmes, Himmler⁸² et Heydrich⁸³ décidèrent de prendre la direction de la coordination et de l'exécution de la politique de la « solution finale », donc de l'extermination de toutes les populations juives en territoires occupés⁸⁴ – populations estimées à 11 millions de personnes. Coordonner et organiser ces assassinats fut l'objectif de la Conférence de Wannsee⁸⁵ réunissant le 20 janvier 1942 15 responsables ministériels, des représentants des territoires occupés, du parti nazi et des SS.⁸⁶ L'instigateur de cette réunion fut Heydrich, et la France, territoires annexés, occupés et non occupés, faisait partie des zones géographiques prises en considération. Le « potentiel » numérique de la zone occupée fut estimé à 165 000 individus et celui de la zone non-occupée à 700 000.⁸⁷ Techniquement, la mise en route de cette politique ne devait pas présenter de grandes difficultés, grâce aux fichiers donnant accès aux données individuelles mis en place par le régime de Vichy. À la suite de cette réunion, le haut responsable nazi en France, Theodor Dannecker,⁸⁸ s'était engagé à livrer au système concentrationnaire allemand avant fin 1942

100 000 personnes dans le cadre de ces opérations de « solution finale ». Depuis juin 1942, le régime de l'« État français » avait décidé de pousser la collaboration avec les nazis jusqu'à une participation active à la politique d'extermination des Juifs⁸⁹ de France. Et René Bousquet⁹⁰ avait mis toute son énergie pour mener à bien le programme de déportation des Juifs de zone non-occupée qui devait « fournir » ces 100 000 Juifs aux Allemands selon l'accord du 2 juillet entre Helmut Knochen⁹¹ et Bousquet. Entre début août et début septembre, cette décision fut communiquée aux services responsables de l'exécution de ces ordres, en l'occurrence à la police des étrangers, et ces derniers purent rendre compte du zèle avec lequel ces administrations surent répondre à la demande du ministère.

Par mes compte-rendus du 12 et 14 Août 1942 [...] il m'a été donné de vous adresser la liste alphabétique des israélites de mon département susceptibles d'être transportés en zone occupée avant le 15 Septembre 1942 et de vous faire connaître les dispositions préalables que j'avais prises en vue du ramassage de ces étrangers, de leur rassemblement au centre départemental d'Agde et de leur transfèrement à Rivesaltes./ Suivant les instructions ministérielles chiffrées du 24 Août 1942, les opérations de ramassage et de transfèrement à Agde des israélites étrangers en cause ont eu lieu./ Menée avec la plus grande discrétion et toute la célérité possible, ces opérations se sont effectuées sans incident autres que ceux que l'on pouvait attendre au sein des familles en pareille circonstance./ Sur un millier environ d'adultes ou d'enfants dont le ramassage était prévu, 419 ont été conduits au camp d'Agde. Par ailleurs les Travailleurs Étrangers figurant sur mes listes avaient été rappelés au Camp d'Agde dès le 23 Août par convocation individuelle du Groupement et une centaine d'entre eux ont été acheminés sur la zone occupée dès le 24.⁹²

Fred Wander avait fui dès qu'il avait eu vent de ces opérations de « ramassage » et de déportation. Ces opérations, qui avaient débuté dans la semaine du 6 au 12 août 1942, concernaient les grands camps de la zone

sud et avaient frappé près de 3500 internés juifs.⁹³ Elles avaient été préparées sur un plan administratif dès le mois de juillet en prévoyant de garder secrètes les raisons et les destinations des transports prévus. Le 8 août se tint à Montpellier une réunion de l'émissaire de Vichy avec les préfets afin de "briefier" ces derniers sur la manière dont devaient être gérées ces opérations de ramassage.⁹⁴ 50 internés du camp d'Agde auraient dû quitter Frontignan par le transport du 23 août et Fred Wander aurait dû en faire partie. Deux jours avant le rassemblement, étaient présents au 311^e GTE 127 travailleurs, cinq jours plus tard on recensa 71 évadés !⁹⁵ Fred Wander avait déjà été noté manquant à l'appel du 21 août. Le commissaire principal de Sète expliqua le grand nombre de « manquants » par le fait que des employés du bureau du camp avaient mis leurs « coreligionnaires » au courant des déportations l'avant-veille de celles-ci⁹⁶ – information dont Fred Wander avait su profiter.

Comme la Suisse avait bonne réputation comme terre d'asile parmi les étrangers exilés en France, il tente en septembre 1942 de passer la frontière près de Genève pour y trouver refuge. Par ailleurs, la frontière franco-suisse était difficilement contrôlable, ce qui explique le très grand nombre de passages clandestins dans cette région. Si un « *modus vivendi* »⁹⁷ avait été mis en place entre les autorités cantonales et départementales permettant de refouler sur l'autre territoire les personnes « indésirables », les mailles du filet étaient trop grossières pour empêcher les passages clandestins. Ainsi depuis le 25 août 1942 une recrudescence des passages illégaux avait été constatée par les services de contrôles aux frontières.⁹⁸ Une note à la préfecture explique les difficultés de contrôle : « Aucun obstacle naturel ne se trouve le long de la frontière qui serpente à travers la plaine sans aucune limitation bien précise – elle traverse même des maisons, dont une porte est en France et une autre en Suisse. » La proposition du sous-préfet est donc d'organiser le contrôle en amont, dans les trains entre Aix-les-Bains et Thonon ainsi que sur les routes.⁹⁹

Fred Wander va d'abord à Lyon pour y rejoindre son frère Otto, mais ne parvient pas à le trouver et, de là, à Annemasse pour aller de-

mander asile en Suisse. Arrivant près de la frontière le soir, il trouve une famille qui lui donnera à boire et à manger et même un peu d'argent avant le passage en Suisse où il arrive au petit jour.¹⁰⁰ Il se présente à un poste de police à Genève pour demander asile et régulariser sa situation.

[...] als die großen Deportationen begannen und ich Narr direkt in die Arme eines Ungeheuers flüchtete, nämlich in die Berge in die Schweiz. Sie schickten die Juden zurück, lieferten sie mit Ketten um die Handgelenke an die Vichy-Polizei, was so viel bedeutete wie an die Nazis. (GL 06, 32)

En effet, ce que Wander ne savait pas, c'est que les autorités suisses avaient, le 28 août 1942, mis un terme à leur politique moins restrictive d'entrée en Suisse, alors que les déportations de France vers l'Allemagne commençaient, et commençaient à être rendues publiques :

Zwischen den Geboten der Menschlichkeit, die zum unveräußerlichen geistigen Erbe der Schweiz gehören und der unerläßlichen Sicherung der staatlichen Interessen, ist ein angemessener Ausgleich nötig. [...] Daß damit sorgfältige Sicherungsmaßnahmen verbunden sind und daß die Grenze nicht einfach geöffnet werden kann, wird von keinem wirklichen Kenner der Materie bestritten. Ebenso notwendig ist es, auf die beschränkten Aufnahmemöglichkeiten aufmerksam zu machen, wenn mit einem dauernd größeren Andrang zu rechnen ist.¹⁰¹

Au vu des déportations en France, les autorités suisses s'attendaient donc à un afflux de demandeurs d'asile à leurs frontières, et, connaissant les personnes ciblées par ces déportations, elles savaient qu'il s'agirait de Juifs qui viendraient se présenter. Non sans une dose de cynisme, le conseiller fédéral chargé de la Justice remarqua, après la lecture de cette déclaration, qu'il était plus humain de signaler aux personnes intéressées qu'il était inutile de venir, que de les laisser croire que l'entrée en Suisse pourrait être possible ! En outre, il signala que même pour les personnes déjà présentes en Suisse, il ne saurait être garanti qu'elles pourraient y rester. Conclusion : « Das Schweizervolk soll zur Überzeugung gelangen, daß hier das richtige Maß gesucht und gefunden wer-

den muß, daß die Schweiz nicht als Saugschwamm für die Flüchtlinge Europas wirken kann. »¹⁰² La Suisse, éponge aspirante ! Combien ce vocabulaire ressemble à celui d'aujourd'hui où la « submersion » précède le « remplacement » ! Cette arrestation et la politique de refoulement en général tarauda, bien plus tard, certaines mauvaises consciences genevoises. Nous en parlerons ci-dessous.

Fred Wander pensait pouvoir jouir du droit d'asile, mais il n'en sera rien, il est arrêté, incarcéré (GL 06, 82) et livré aux sbires du Maréchal et de Laval. (GL 06, 32) Commence alors un long voyage qui ne se terminera, physiquement, qu'en 1945 : physiquement, car, Wander insiste sur ce point à plusieurs reprises, ce voyage va l'accompagner psychologiquement toute sa vie durant.

Enchaîné avec six autres prisonniers, dit-il,¹⁰³ Fred Wander est déporté en train au camp de Rivesaltes, il dit que ce « voyage » dura 3 jours. Il est impressionné par le comportement de la population locale lorsque les prisonniers sont contraints de traverser un marché à Perpignan :¹⁰⁴ le silence se fait sur la place, des femmes se mettent à genoux pour leur demander pardon, l'une d'elles venant baiser les chaînes des victimes. (GL 06, 86)¹⁰⁵ Rivesaltes était devenu le camp de regroupement des prisonniers destinés à être envoyés dans les camps de la mort,¹⁰⁶ pour esclavage pour ceux qui étaient en mesure de travailler, ou pour élimination directe après « sélection » sur la rampe, et, en moins de trois semaines, la vie de Fred Wander bascule et est mise tragiquement en danger : depuis sa fuite à Genève fin août à son renvoi à Rivesaltes, où il arrive le 3 septembre, pour être envoyé à Drancy le 14¹⁰⁷ du même mois et factuellement condamné à mort puisqu'il sera ensuite déporté vers Auschwitz.

Les documents d'archives¹⁰⁸ donnent une version légèrement différente de ces événements. En effet, Wander a été remis à la Gendarmerie le premier septembre à 11h30 au poste de frontière de Mollesulaz où il eut à subir un interrogatoire. Accusé de franchissement illégal de la frontière franco-suisse, il déclara être en France depuis juin 1938, avoir été interné à Melay [sic] du Maine puis « mobilisé comme pres-

tataire dans une usine de Brive la Gaillarde », ensuite « incorporé dans une compagnie de travailleurs étrangers » et finalement « au groupe 311 à Sète. ». En fait le 311^e GTE était basé à Carnon-Plage, nous l'avons vu ci-dessus. Fred Wander y a travaillé jusqu'au 20 août, date à laquelle il s'est enfui pour rejoindre la Suisse « ayant appris que tous les Juifs étaient ramassés pour aller travailler en Allemagne. » Il est passé par Lyon où il est resté une dizaine de jours et a rejoint la frontière suisse qu'il a franchie le premier septembre vers deux heures. S'étant présenté au poste de police à Genève, il a été refoulé en France où il fut arrêté pour « infraction aux articles 1 et 2 du décret du 6 avril » ; le gendarme ajouta : « nous avons déclaré à Roseblatt [sic] que nous l'arrêtons pour franchissement clandestin de la frontière. » Wander avait sur lui 150 francs français et une montre, avoirs qui ont été confisqués. Le gendarme eut pour instruction « de conduire Roseblatt, Fritz, à la caserne de la garde Mobile à Annecy. » Wander fut interrogé ce même jour que cinq autres hommes arrêtés pour la même infraction, pour être dirigés eux aussi à la caserne d'Annecy « en vue de leur regroupement – tous ces étrangers étant visés par la circulaire Ministérielle du 5 août 1942 ». Cette circulaire, qui avait été envoyée aux préfets de région par Henri Cado,¹⁰⁹ adjoint de René Bousquet, stipulait qu'elle

vous informe qu'Israélites allemands, autrichiens, tchécoslovaques, polonais, esthoniens, lithuaniens, lettons, dantziçois, sarrois, soviétiques et réfugiés russes entrés en France postérieurement au 1^{er} janvier 1936, incorporés Groupe S.T.F., hébergés centres service social Etrangers, centres Comités privés ou centres U.G.I.F., placés Centres regroupement israélites en application circulaires 3 novembre 1941 et 2 janvier 1942 ainsi que ceux en résidence libre seront transportés en zone occupée avant 15 septembre [...].¹¹⁰

Wander avait été expulsé de Suisse avec cinq autres fugitifs. Oskar Hubsch – Hübsch ? – Ludwig Neumann, Manès Boje, Emmanuel Schwarz et David Schabes, tous Juifs allemands, autrichiens ou polonais. Schabes avait fui comme Wander le GTE 311.¹¹¹ Il semble donc que Wander ait été accompagné de cinq autres expulsés, à moins qu'à

Annecy une septième personne ait été contrainte de se joindre à ce groupe. Wander arrive à Drancy le 15 septembre – pour lui le premier cercle de l'enfer, (GL 06, 88) pour être transféré le 16 à Auschwitz sur le convoi 33.¹¹² Dans le train de Rivesaltes à Drancy, il y avait 594 Juifs dont 32 enfants. Dans celui pour Auschwitz en tout 1003 déportés dont environ 850 furent assassinés par gaz dès leur arrivée et de ce convoi ne survécurent à la libération que moins de 40 hommes et une seule femme. Les dates que l'on peut trouver dans les listes des victimes de la Shoah corroborent les écrits de Fred Wander. On ne s'étonnera pas que les déplacements en train soient chez Wander, dans son travail autobiographique comme dans ses œuvres de fiction, une thématique récurrente : jusqu'en 1945, ces déplacements furent à chaque fois une confrontation dans un espace absolument restreint, une confrontation avec la mort et un pas de plus vers la propre fin possible sinon probable. Le transport dans les wagons à bestiaux de Drancy à Auschwitz dura environ une semaine et à l'arrivée les détenus seront accueillis par un orchestre jouant de joyeuses mélodies d'opérettes. Les souvenirs que Wander relate en particulier dans son récit autobiographique sont particulièrement saisissants :

Die Fahrt nach Auschwitz dauerte ungefähr eine Woche. Und jetzt gab es die ersten Toten. Wir legten sie in einer Ecke nebeneinander. Bald wird man sie übereinander schichten, denn jeder Zentimeter Platz wird gebraucht. Jeder kämpfte darum, sich wenigstens für eine Stunde am Boden ausstrecken zu können. Die Lebenden neben den Toten. (GL 06, 88)

La version orale que Fred Wander donna à Irene Loebell, et que l'on peut voir dans son film,¹¹³ est bien plus drastique :

Von dort [Rivesaltes] wurden wir dann in Züge verfrachtet, erst nach Drancy, in Viehwaggons, und von Drancy nach Auschwitz, d.h. wir waren in diesen Viehwaggons etwa zwei Wochen ungefähr unterwegs, man konnte es nicht zählen, und die Leute sind wie die Fliegen gestorben, es gab kein Wasser, es gab nichts zu essen, wir sind verhungert in den Zügen, die Ankunft in Auschwitz war wie-

der ein Schauspiel, eine Inszenierung, man hat uns mit Terror empfangen, das war ein System, der Zug stand schon vielleicht schon eine Stunde auf einem Bahnhof, außerhalb eines großen Bahnhofs, lautlose Stille, man hörte nur Stimmengeflüster, leise Befehle, dann wurden die Türen aufgerissen und es begann ein fürchterlicher Lärm, die SS mit Gewehren, sprangen herein und schrien, die Männer heraus [...] und haben sofort losgeschrien, die Männer heraus, und die Kinder klammerten sich an die Väter und schrien auch, die haben die Kinder geschlagen, den Schädel eingeschlagen und dieser Schrecken hat uns gelähmt, du warst unfähig, zu denken, irgendetwas zu tun.

La version française du film propose une traduction de ce passage où Wander raconte que pendant les deux semaines que dura ce « voyage » de Rivesaltes à Auschwitz les gens mouraient comme des mouches. À Auschwitz les attendait une mise en scène, il décrit les actes de terreur, les coups de crosse contre les têtes des enfants qui s'accrochaient à leurs pères. Cette terreur les a paralysés, ils étaient incapables de faire quoique ce soit.

Le périple de Wander dans les différents camps d'esclavage nazi n'est pas facile à reconstituer. Il semblerait que dans le cas du transport emmenant Fred Wander à Auschwitz-Birkenau, la sélection se soit faite aussi immédiatement sur la rampe :

Die arbeitsfähigen Männer wurden aus dem Zug geholt, Familien mit Kolbenschlägen voneinander getrennt... Frauen und Kinder, Greise und Kranke fuhren weiter ins Gas. In einem Durchgangslager empfing uns der Terror. (DA, 40)

Dans *Leben*, Fred Wander, 40 ans plus tard, relatara des souvenirs similaires : « Wir also, die arbeitsfähigen Männer, wurden in einen bereitstehenden Zug verfrachtet und fortgebracht, wie wir später erfahren, in ein Außenlager von Groß-Rosen. » (GL 06, 90) Il ne serait donc resté à Auschwitz que le temps de la « sélection » sur la rampe et du rechargement immédiat sur le prochain train devant l'amener, lui et ceux qui étaient en état d'être utilisés par la SS et l'industrie allemande comme

esclaves, au prochain camp de travail. Certains critiques ont développé toute une théorie autour de l'absence d'Auschwitz comme expérience (auto-)biographique dans le *Brunnen* de Wander pour mettre en doute certains aspects autobiographiques de ce texte. Nous pensons que ces critiques font fausse route : Wander, jeune et en santé relativement bonne, fut « sélectionné » dès son arrivée à Auschwitz pour être travailleur-esclave.¹¹⁴ Il se pourrait même que Fred Wander ne soit jamais arrivé à Auschwitz : il y aurait eu pour ce convoi un problème de rails ou d'aiguillage peu avant son arrivée au camp et des prisonniers jeunes et en bonne santé furent choisis pour quitter le convoi afin d'effectuer les réparations sur la voie ferrée.¹¹⁵ Ils restèrent ensuite sur place pour être envoyés à Groß-Rosen,¹¹⁶ leur destination d'esclavage.

Wander est donc envoyé dans ce camp de travail, où il eut le numéro de matricule 34 630, ou une dépendance d'Auschwitz, des camps qui avaient une grande quantité de « succursales » correspondant à diverses activités de travaux forcés où étaient utilisés aussi des prisonniers de guerre, russes, français, polonais, etc... Il sera envoyé à Beuthen, une de ces dépendances, sur un chantier de construction d'une centrale (GL 06, 93 et 119) car la région était riche en charbon ; les Allemands y firent réparer les installations endommagées par la guerre et en firent construire de nouvelles. Cette région de Silésie avait été rattachée à la Pologne suite au référendum de l'après-Première Guerre mondiale et réoccupée par l'Allemagne nazie en 1939 qui y installa en 1942 un camp de travail dépendant d'Auschwitz et de Groß-Rosen. Les conditions de travail y furent particulièrement difficiles pour les parfois 5000 travailleurs-esclaves dont certains décédèrent sur place et alors que d'autres étaient renvoyés à Auschwitz dans les chambres à gaz.¹¹⁷ Wander dit qu'il y resta jusqu'en mai 1943 et qu'il eut la chance d'être affecté à une équipe surveillée par un ingénieur civil qui accordait des temps de repos à ses travailleurs. Ensuite il est transféré dans un autre camp de travail, il ne dit pas lequel. (GL 06, 95) Il se pourrait que ce fut le camp de Masselwitz, où on lui attribua le numéro 34 669, car il figure sur une liste de transport du 16 mai 1944 de ce camp vers Hirschberg¹¹⁸ – il semble probable

que pour ce qui est de la datation, il se soit trompé d'un an, comme cela arrivera ailleurs aussi. Dans *Leben*, il mentionne d'autres camps, sans être en mesure de donner des indications de dates d'incarcération et de travail forcé. Son ouvrage majeur, *Der siebente Brunnen*, sans être autobiographique à proprement parler, va intégrer les stations successives de son odyssée par les différents cercles de l'enfer concentrationnaire. Nommons ici Hirschberg (GL 06, 122), Ohrdruf, Crawinkel et finalement en mars 1945, Buchenwald. L'écrivain Wulf Kirsten, qui rencontra Fred Wander en 2002, confirme que l'auteur avait eu à travailler dans les mines de Crawinkel.¹¹⁹ De nombreux mythes sont colportés au sujet de cet ensemble de tunnels dans la vallée de Jonas en Thuringe – en particulier que les nazis auraient eu pour projet d'y construire des armes atomiques.¹²⁰ Mais il semble que cette « forteresse » souterraine aurait dû accueillir les autorités nazies repliées face à l'avance alliée, en particulier le *Führerhauptquartier*.¹²¹ Wander sera transféré « officiellement » de Groß-Rosen à Buchenwald le 7 mars sous le numéro 134 110.¹²²

Le 11 avril 1945, les 21 000 détenus du camp de Buchenwald sont libérés par les troupes américaines,¹²³ les SS ayant fui suite à un soulèvement armé des prisonniers politiques du camp ; Wander à ce moment semble avoir trouvé refuge dans un baraquement pour enfants et jeunes alors qu'il avait auparavant refusé de se présenter à un appel des SS, qui eût été, certainement, l'étape finale de sa marche vers la mort. (Br, 140–141) Mais Fred Wander, malade, restera à l'infirmerie quatre semaines supplémentaires afin d'y être soigné par des infirmiers allemands, prisonniers de guerre des Américains. Les documents américains de recensement des prisonniers à Buchenwald montrent une fiche où le prénom « Fritz » avait été changé en « Fred », mais où il conserve encore son patronyme « Rosenblatt ». ¹²⁴ Signalons que la fiche qui le recense et donne un compte-rendu de son interrogatoire n'est établie que le 21 avril et que Fred Wander y indique qu'il fut arrêté par la police française à Annecy le 1^{er} septembre et dit n'avoir été détenu qu'à Buchenwald. Ce qui bien entendu est faux. Il sera officiellement libéré le 5 mai 1945. Il dit vouloir aller soit à Vienne soit à Londres « où vit sa femme ». ¹²⁵

On notera qu'il donne pour indication de domicile « Paris, Place de la République ». Aurait-il tenté de se faire passer pour un Français ? Il est transféré ensuite à Salzbourg en zone américaine de l'Autriche, où les rescapés des camps sont hébergés dans les galeries et cavernes du Mönchsberg qui avaient servi durant la guerre d'abri antiaérien, dans, une fois de plus, des conditions sanitaires très compliquées.¹²⁶ S'il demande un visa pour les USA, comme *displaced person* pour y rejoindre un oncle, il tentera aussi, en juillet, (GL 06, 147) de revenir en France avec un convoi qui y ramène les *DP* français. Il affirme que, lors d'une halte à Mannheim, ville entièrement détruite par les bombardements alliés, il manque le convoi de correspondance et est contraint de rentrer à Salzbourg. Cette « aventure » est restée gravée dans sa mémoire car en 2000 encore il y revient dans une lettre à son amie Lisette :

Es war doch mein innigster Wunsch, nach 1945 nach Frankreich zurück zu kehren. Es sollte nicht sein. Der Transport der Amerikaner, der damals unterwegs war – setzte uns in Mannheim ab. Und ich lief in die Stadt, um mir irgendeinen verdammten Stempel auf mein Dokument zu besorgen. Als ich zurück kam, waren die französischen Häftlinge aus Buchenwald (unter die ich mich gemischt hatte) weg. Abgeholt von einem anderen Transport.¹²⁷

Cette narration de Fred Wander laisse quelque peu sceptique. En effet, on n' imagine pas l'armée française « rapatriant » un Autrichien dans un pays déjà mis à mal par le retour massif des ex-prisonniers et travailleurs forcés. Nous ne pensons pas qu'il ait « loupé » cette correspondance, mais qu'on avait simplement refusé de l'emmener, car il n'y avait aucune raison de le faire. Renvoyé à Linz, il ira de là à Vienne en septembre 1945, alors qu'il s'était juré de ne plus remettre les pieds dans cette ville. Il considère que c'est une grave défaite personnelle. (GL 06, 113)

L'après-guerre à Vienne

De retour en Autriche

Fred Wander est donc contraint de tenter de se réinstaller en Autriche, à Vienne. Il retrouve un pays bouleversé par la défaite militaire de la *Wehrmacht*, les destructions dues à la guerre et la dislocation des institutions nazies, il s'installe dans un pays qui avait déclaré son indépendance le 27 avril 1945,¹²⁸ peu après l'entrée de l'Armée rouge dans sa capitale. Les combats autour de Vienne et dans Vienne avaient duré toute la première moitié du mois d'avril : le commandement soviétique publia son premier décret le 12 avril et une première administration civile et provisoire tripartite (*SPÖ*, *ÖVP* et *KPÖ*)¹²⁹ de la ville fut constituée le 17 avril.

Les Alliés avaient défini dans la déclaration de Moscou d'octobre 1943 les grandes lignes de ce qui devait être leur politique à l'égard de l'Autriche. En effet, ceux-ci pensent devoir constater que l'Autriche fut le premier pays libre tombant sous le joug du régime nazi et qu'il faut donc le libérer – « The governments of the United Kingdom, the Soviet Union and the United States of America are agreed that Austria, the first free country to fall a victim to Hitlerite aggression, shall be liberated from German domination. » Par ailleurs les Alliés stipulent que l'annexion de 1938 doit être considérée comme nulle et non-avenue et que l'État autrichien doit être rétabli dans ses frontières de 1938.¹³⁰ Si donc le statut de victime ne pouvait que convenir à l'opinion publique autrichienne, les puissances victorieuses n'omirent pas de mentionner la co-responsabilité des Autrichiens dans le déclenchement et la conduite de la guerre :

Austria is reminded, however, that she has a responsibility, which she cannot evade, for participation in the war at the side of Hitlerite Germany, and that in the final settlement account will inevitably be taken of her own contribution to her liberation.

Cette déclaration tripartite de 1943 comporte un volet important « Sur les atrocités », « On Atrocities », qui promet de juger les crimes perpé-

© **EDITION**frölich / Regelindis Westphal, Berlin 2025

Texte : Alfred Prédhumeau

L'ouvrage est protégé par le droit d'auteur dans toutes ses parties. Toute utilisation est interdite sans l'accord de la maison d'édition. Cela vaut en particulier pour les reproductions, les traductions, les microfilms ainsi que l'enregistrement et le traitement par des systèmes électroniques.

Lectorat : Susanne Self-Prédhumeau

Mise en page : Katrin Bosse, Regelindis Westphal

Impression : Bookpress.eu, ul. Lubelska 37c, 10408 Olsztyn, Pologne

Éditeur : edition frölich, Eberbacher Straße 4, 14197 Berlin

ISBN 978-3-911192-12-5

Ouvrage publié avec le soutien du Centre de Recherches et d'Études Germaniques (CREG Université Toulouse – Jean Jaurès)

